

Regard de Jean-Marie Cassagne sur la pédagogie positive



MOTS-CLÉS : NUANCES • LIMITES

Jean-Marie Cassagne est professeur à la HEP Vaud. Il est issu du terrain de l'enseignement spécialisé et actif dans la formation des enseignants depuis 2002. Entre 2002 et 2011, il a été l'assistant de Mireille Cifali, professeure honoraire de sciences de l'éducation à l'Université de Genève. Nous avons rencontré Jean-Marie Cassagne afin d'évoquer la pédagogie positive, de manière non pas critique, mais nuancée.

Votre champ d'activité en tant que professeur associé à la HEP concerne l'approche psychosociale clinique des institutions socio-éducatives et les dimensions relationnelles et affectives du travail pédagogique et dès lors on se demande quelle est votre perception de la pédagogie inspirée de la psychologie positive?

A mon sens, la pédagogie et l'éducation positive répondent à une intention légitime dans la mesure où elles s'efforcent de proposer des alternatives à des modes d'éducation pouvant comporter une dimension relevant de la maltraitance dite ordinaire qui peut exister à l'école ou au sein de certaines familles. De fait, il m'arrive d'observer sur le terrain des postures dans lesquelles peuvent s'exprimer du mépris ou des attitudes de surplomb, et dont les effets peuvent être dévastateurs. Dans notre société, nous avons tendance à surtout retenir les cas de maltraitance spectaculaire, oubliant les effets du mépris ordinaire de l'école vis-à-vis notamment de l'élève en

difficulté. En tant que formateur travaillant prioritairement avec des enseignants spécialisés ayant souvent déjà de l'expérience professionnelle, je constate que les aspects relationnels sont au cœur de leurs préoccupations. La pédagogie positive peut leur apporter certaines réponses, même si j'y vois aussi des limites.

« Nous ne devons pas oublier que nous avons tous en nous une part de négatif. »

De récentes enquêtes ont mis en avant que les enseignants ordinaires avaient également la sensation de travailler de plus en plus avec des élèves dits difficiles, aussi cela pourrait-il être l'une des explications de l'engouement actuel pour la pédagogie positive?

C'est probable. On ne peut exclure que certaines évolutions sociétales génèrent des formes de fragilités individuelles s'exprimant par des comportements pathologiquement erratiques, voire violents. On peut également faire l'hypothèse que de plus en plus d'enfants ou adolescents semblent désormais dépourvus de mots pour exprimer leur révolte ou leur colère contre certains fonctionnements sclérosés du système scolaire. La pédagogie positive se positionne comme ayant des réponses nouvelles à apporter, mais le sont-elles vraiment?

En quoi ces réponses ne seraient-elles pas forcément nouvelles?

J'ai l'impression qu'il y a la plupart du temps une forme d'amnésie dans le courant de la pédagogie positive. Ce qu'elle préconise s'inscrit dans le prolongement de recommandations défendues en leur temps par le mouvement des « pédagogies nouvelles » (Maria Montessori, A.S. Neil, Célestin Freinet ou Fernand Oury), ou par la psychanalyse, notamment avec Françoise Dolto ou Winnicott. La pédagogie Freinet ou la pédagogie institutionnelle se mobilisaient contre ce qu'elles appelaient « l'école caserne », mais cela ne les a pas forcément incitées à produire un discours sans nuance. Par ailleurs, l'un des apports de la psychanalyse, c'est de considérer l'être humain dans sa complexité, avec ses contradictions. Au fil de l'histoire, l'approche systémique a pris un peu de distance avec la psychanalyse en s'intéressant davantage aux forces et au potentiel psychique dont les personnes

n'ont pas conscience plutôt qu'en se focalisant sur les traumatismes. Sans cet ancrage contextuel, la pédagogie positive a tendance à construire une conception de l'enfant « pur » qui rappelle les critiques que l'on a pu formuler à l'égard de Rousseau avec *l'Emile*. C'est en cela que je dirais que la pédagogie positive est une vision quelque peu naïve ou à tout le moins incomplète. Vouloir nier que l'agressivité fait partie du développement de l'enfant et qu'elle est aussi une composante de l'adulte, et donc de l'enseignant, n'est pas sans danger.

Quelques enseignants disent se sentir par moments agressés par l'omniprésence des discours de bienveillance, s'estimant fautifs lorsque leur propre indice de bonheur décline. Comprenez-vous cette réaction paradoxale face à des messages qui leur veulent du bien ainsi qu'à leurs élèves?

Tout à fait et cela vaut aussi pour le monde du travail en général, avec les injonctions au bonheur permanent. Danièle Linhart a écrit à ce propos un livre très intéressant, intitulé «*La comédie humaine du travail*», qui traite de la surhumanisation managériale, phénomène transposable au monde scolaire. C'est comme si ces injonctions qui portent essentiellement sur les qualités individuelles (l'intelligence émotionnelle, la créativité, etc.) occultaient toute référence à la culture professionnelle, ce qui peut être vécu comme une violence redoutable.

«Si l'on n'y prend pas garde, on pourrait passer d'une totale bienveillance à une totale violence.»

L'engouement actuel pour toutes les approches positives n'est-il pas également lié à notre idéal de perfection, de bonheur absolu, d'absence de colère?

Certainement, mais c'est un idéal fondamentalement inaccessible pour les êtres humains, condamnés à l'insatisfaction chronique. Le fait est que, dans la relation éducative ou pédagogique, l'adulte se retrouve inévitablement dans la nécessité d'émettre un jugement éthique à l'égard de l'enfant ou plus précisément de certains de ses actes (par exemple, lui dire qu'il n'a pas le droit de frapper ses camarades). En outre, nous ne devons pas oublier que nous avons tous en nous une part de négatif. Certaines formes de violence qui se jouent dans les interstices sont peut-être la conséquence de confusions, notamment avec le refus de toute forme de jugement des actes et des comportements, indispensables pour grandir et évoluer.

La pédagogie positive justifie sa légitimité en affirmant se fonder sur des recherches de grande envergure. N'est-ce donc pas pour vous un argument implacable?

Pas forcément. Ici se joue toute l'ambiguïté qui caractérise les recherches en psychologie et en sciences de

l'éducation. Les approches s'inspirant des méthodologies en sciences de la nature sont sans doute en mesure de mettre en évidence des invariants valables à large échelle ou des réalités très précisément circonscrites; mais cela se fait le plus souvent au prix d'une neutralisation des spécificités contextuelles. La recherche en sciences de l'éducation exige de mon point de vue une compréhension en contexte, et tenant compte de «l'épaisseur» du réel ainsi que de l'évolution des sensibilités. Ce qui apparaît fortement dans la pédagogie positive tout comme dans la pédagogie inclusive, c'est que l'on doit répondre aux besoins des élèves. C'est évidemment essentiel, mais cela entraîne le risque de n'envisager le sujet que comme un être passif dont il suffirait de combler les besoins pour réussir son métier d'enseignant. C'est là une hypothèse chargée d'une agressivité considérable mais profondément occultée. La frustration permet à l'enfant de se construire, en faisant preuve d'imagination, d'astuce, etc. En tant que chercheur, formateur d'enseignants et intervenant auprès d'équipes, je pars du postulat que les pistes proposées doivent être nuancées dès le départ et faire une place à une réflexion critique. Il est important que les professionnels du terrain puissent, en particulier dans l'espace de formation, faire leurs choix en fonction de qui ils sont. La diversité des points de vue des enseignants, lorsqu'elle n'est pas rigidité idéologique, est une richesse à cultiver afin de nourrir le débat.

A vous entendre, l'important c'est la nuance et le dosage...

Oui, cela me paraît absolument fondamental. Pour exemple, un enfant, même à dix ans, ne sera pas dupe si on lui fait des compliments trop élogieux sur ses dessins, et il est en droit d'attendre de l'adulte une forme d'exigence. De même, si l'on n'y prend pas garde, on pourrait passer d'une totale bienveillance à une totale violence, car la rencontre doit parfois se faire sur le mode de l'affrontement et du désaccord ou de la distance et du silence. Même si nous pouvons et devons faire évoluer l'école vers plus d'équité et plus de bienveillance, du fait qu'elle s'inscrit qu'on le veuille ou non dans une histoire, nous ne parviendrons pas à faire disparaître le pouvoir de violence symbolique dont l'institution est investie.

Propos recueillis par Nadia Revaz •

LE DOSSIER EN CITATIONS

La comédie humaine du travail

«Je trouvais que le rapprochement entre bienveillance, bonheur, RH d'entreprises et armée, constituait une alchimie singulière, mystérieuse et ô combien stimulante pour la sociologue que je suis.»

Danièle Linhart in *La comédie humaine du travail* (Érès, 2015)

